

Prologue

Antonin a le nez dans les roseaux, il est ridicule, le visage et les habits maculés de boue. Il a l'air apeuré. Il peut l'être. L'homme l'a dans le viseur de son fusil et il va le tuer.

Sa haine est venue d'un seul coup. Une vague, un tsunami qui le submerge. Elle emporte tout sur son passage, toute cette éducation bourgeoise, toute cette hypocrisie dans laquelle il a été englué. Il a trouvé, Dieu sait où, et encore, il n'est pas certain que lui-même le sache, la force de clore les paupières de sa mère qui vient de mourir.

Elle l'a trahi. Il l'aimait tant, depuis sa naissance, il aurait tout donné, avait tout fait pour qu'elle soit fière de lui. Il avait toujours été le meilleur à l'école. Il surclassait tous ses camarades dans n'importe quel sport, n'importe quelle activité qu'il ait entreprise.

Mais cela ne semblait pas suffisant pour que sa mère soit heureuse, pour qu'elle l'aime.

Il devait lutter contre un fantôme, celui de son frère aîné, plein de charme, mort dans un accident avec leur père. Elle couvait la photo de cet aîné si beau, si insouciant, d'un regard aimant et chaud alors que lui n'avait que les braises froides d'un semblant de tendresse.

Quand il rentrait de pension, pour les vacances, sa mère restait distante. Elle déposait un baiser sur son front. Il ne se lavait jamais à cet endroit pour garder cette sensation, pour se rappeler qu'elle l'avait touché avec une attention qui se rapprochait presque d'un semblant d'amour.

Sa mère vient de mourir, et même à ce moment-là, à ces instants où elle s'est confiée à lui comme jamais, où il a cru que ce lien, ténu, qu'on appelle l'amour, était enfin tissé, elle l'avait trahi de nouveau dans un ultime souffle.

Sa mère, minée par la maladie, le désespoir, sentant sa fin arriver, a fait venir auprès d'elle celui qui est, malgré elle, sa dernière descendance vivante. Lui, heureux que dans cet ultime moment elle pense à lui, à son fils aimant malgré tout, a accouru, tout laissé en plan pour l'accompagner dans son dernier voyage, pour qu'elle parte le cœur léger, sachant combien elle était chérie par lui Et elle a tout gâché. Avant de partir dans l'au-delà, en enfer espère-t-il, elle a voulu se confesser auprès de lui. Normalement, l'aveu entraîne le pardon. Celui qui a été offensé oublie le mal qui lui a été fait. Les actes mauvais, les péchés, les affronts, les humiliations s'envolent, s'évanouissent en même temps que l'âme. La victime se sent mieux d'avoir eu le courage de s'être montrée miséricordieuse, d'avoir absous la pénitente.

Pas lui. Il se vengera. Son tourmenteur, celui qui est à l'origine de tout cela, ne peut plus payer, il est mort lui aussi, et de mort violente. Mais sa progéniture est toujours là. Le père lui a volé sa mère, il ne laissera pas le fils lui voler la femme qu'il aime, qui lui revient, celle qui est faite pour lui.

On lui a volé sa mère. On ne lui volera pas la femme qui lui est destinée. Il va presser la gâchette du fusil.

I

Villenave-d'Ornon, près de Bordeaux, 1944

La nuit est belle. Une nuit d'été, de début d'août, celle où les étoiles filantes sont légion dans le ciel. Petite, Léa avait l'habitude de sortir dans le jardin pour les admirer. Son père lui tenait la main, la portait et les lui désignait du doigt. À chaque fois que l'une d'elles striait le ciel obscur, Léa poussait un petit cri de joie. Ce spectacle l'émerveillait. Elle était bien dans les bras de son papa et elle admirait la nature. À l'époque, c'était l'expression la plus parfaite du bonheur, mais elle ne le savait pas. Son père chéri, Guy, lui racontait qu'il s'agissait des âmes des personnes décédées qui, une fois l'an, revenaient saluer ceux qui, sur la terre, les aimaient. « C'est pour cela qu'il faut être dehors pour les saluer ma petite chérie, pour leur faire coucou, pour qu'ils sachent qu'on ne les oublie pas nous non plus. »

Léa, petite fille, après la mort de son chien se demandait si les animaux se transformaient eux aussi en astéroïdes. Elle n'avait pas osé poser la question à son papa. À l'époque, elle ne connaissait pas d'autres êtres aimés qui soient décédés. Mais qu'importe, elle agitait sa menotte et leur criait : « Bonjour, bonjour, je vous aime aussi », ce qui faisait sourire

son papa qui récompensait sa gentillesse par des baisers sur ses joues toutes rondes.

Lors de ce mois d'août 1944, Léa n'est plus dans les bras de son papa, elle est adulte maintenant. Elle sait bien que les traits lumineux dans la nuit étoilée sont des comètes qui passent près de la terre, sèment leur poussière dans l'atmosphère sans s'inquiéter de ceux qui les admirent tout en bas. Mais, qu'importe, elle aime faire semblant de croire encore aux histoires de son enfance. Elle songe que malheureusement, avec cette guerre, si tous les morts s'étaient transformés en étoiles filantes, la nuit deviendrait aussi claire que le jour. Léa habite chez sa grand-mère, malade. Avec sa mère et son père, ils se partagent la garde de la vieille femme pour ces instants qui sont sans doute les derniers avant qu'elle ne se transforme, à son tour, en étoile filante. Cette situation attriste Léa. Mais elle sait cette fin inéluctable. La seule chose qu'elle espère, c'est que sa grand-mère vive suffisamment longtemps pour assister à la défaite allemande, afin qu'elle puisse avoir une ultime joie. Le débarquement en Normandie, début juin de cette année, donne l'espoir d'une fin proche du cauchemar à tout un pays. Enfin, à presque tout un pays, car certains, trop compromis avec l'ennemi, commencent à trembler.

Pourtant, le dénouement est proche, elle en a la certitude. En juillet et en août, Léa a vu des colonnes de véhicules allemands quitter la région et remonter vers le nord, affronter les Alliés. Comme tout le monde, elle tente de se tenir au courant grâce aux informations que l'on colporte avec discrétion car ici, en Gironde, la milice et la Gestapo continuent à sévir comme si la guerre était gagnée pour elles, menant une chasse impitoyable aux résistants.

Sa mémé Marthe n'aime pas les « Boches ». Son mari, Cyprien, le grand-père de Léa, est mort à la guerre, la première. Cruelle ironie, il a fait partie des dernières victimes de ce conflit. Cyprien, avait été fauché par une mitrailleuse allemande en octobre 18. Depuis, sa veuve voue une haine inextinguible aux « doryphores », comme elle les appelle.

Léa est persuadée que l'effondrement de la France en 40 a été le point de départ de la maladie qui va l'emporter. Cela plus les privations dues à l'Occupation, encore la faute des nazis ! Sa mémé est elle aussi consciente de la chose. Elle sait que, bientôt, elle va rejoindre le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Cela la réconforte presque. Bien sûr, elle va quitter sa petite-fille, si charmante, si mignonne et attentionnée, mais la vie est ainsi. On ne fait qu'y passer fugacement, comme ces étoiles filantes qui laissent une traîne et que l'on oublie dès lors qu'elles ont disparu.

Marthe est couchée dans son lit, son visage est fatigué, c'est pour ce soir, « son grand départ », elle le pressent.

Léa vient de lui apporter un bol de bouillon qu'elle n'a pas la force, ou l'envie, de boire.

Sa petite-fille s'assoit sur la chaise au chevet du lit. Elle s'efforce de cacher son inquiétude, de faire bonne figure, mais Marthe n'est pas dupe, toutes les deux savent que la mort rôde, impassible, sûre de son inéluctable force.

Marthe tend sa main parcheminée vers Léa qui s'en saisit.

— Ma chérie, j'ai besoin que tu me promettes quelque chose.

— Bien sûr, mémé, tout ce que tu voudras. La voix de Léa chevrote, tremblote, elle voudrait paraître plus assurée, mais elle a du mal à contenir ses émotions. Elle aimerait que ses parents soient présents à ses côtés, mais l'état de sa grand-mère s'est rapidement détérioré, et en cette période de guerre, il serait difficile de traverser rapidement Bordeaux pour aller les chercher dans le quartier de Bacalan, de l'autre côté de la ville, avant qu'il ne soit trop tard. Alors elle reste seule.

— Tu es une belle fille et un jour tu te marieras.

— Oui, tu verras ce jour, mémé, tu trinqueras avec mon mari.

Marthe esquisse un sourire. Les efforts de Léa réchauffent son cœur qu'elle sent ralentir.

— Peut-être, mais je ne crois pas. Je voudrais simplement que tu me promettes que ton premier enfant – tu as des hanches

larges, tu pourras en avoir facilement –, tu l'appelleras Cyprien, comme ton grand-père.

Léa trouve le prénom vieux, passé de mode, mais comment refuser ?

— Bien sûr mémé.

— Je le verrai quand je passerai tous les ans au mois d'août, dans le ciel, sourit la vieille femme avant de s'éteindre ce 4 août 1944. Léa serre plus fort la main de sa grand-mère, comme si, par cette pression, elle pouvait lui insuffler de cette vie qui court si drue en elle. Puis les larmes viennent. Maintenant, elle regardera différemment les étoiles filantes d'août.

Un bourdonnement sourd, comme si de monstrueuses abeilles, ou guêpes, s'approchaient, attire la jeune femme à l'extérieur malgré son chagrin. Léa essuie ses yeux et sort dans le jardin de la maison de sa grand-mère. Depuis Villenave-d'Ornon, où sa mémé habitait, elle voit les premières bombes tomber sur les dépôts pétroliers. Ce spectacle lui arrache un sourire. Cela signifie que les Allemands subissent des pertes, seront privés d'essence, devenant quasi impuissants. Léa a l'impression que sa grand-mère est vengée, ou se venge. Une rage monte en elle. Elle a envie de hurler et de danser. Elle enlace le séquoia planté dans le jardin de sa grand-mère ; un arbre originaire d'Amérique, comme peut-être ces bombes qui vont écraser les Boches ! L'écorce rugueuse lui fait mal, mais qu'importe. Léa s'emplit les yeux des éclairs des bombes, des flammes des incendies. Elle a l'impression d'assister au feu d'artifice du 14 juillet dont la France est privée par l'Occupation.

Ce n'est que le lendemain, en allant chercher ses parents, en traversant un Bordeaux sévèrement touché par les bombes, qu'elle apprend que l'une d'elles a écrasé sa maison natale avec ses parents à l'intérieur.

En une nuit, Léa a perdu toute sa famille.

Dorliac, aujourd'hui

En toute objectivité, et je pense que vous serez d'accord avec moi, je trouve qu'il serait dommage de mourir à mon âge, dans la trentaine triomphante. Mais je n'ai pas le choix. Patricia est enceinte ! Je vais devenir papa. Je dois donc mourir. C'est comme ça, il n'y a pas d'échappatoire. Dans ma famille, nous sommes orphelins de père en fils depuis de nombreuses générations.

Pourtant, pour moi, Antonin Berson, correspondant de presse pour le respectable *Hebdo du Périgord pourpre* dans le pittoresque village de Dorliac, tout devrait aller pour le mieux. J'ai une femme merveilleuse qui m'aime, des grands-parents attentionnés qui m'ont élevé et ont toujours veillé sur moi avec tendresse, une situation professionnelle... euh non, de ce côté-là, je ne peux pas dire que mon travail de correspondant de presse, mon cabinet d'écrivain public et de biographe privé m'assurent des revenus élevés. Mais il n'y a pas que l'argent dans la vie, n'est-ce pas ? D'autant que cela aussi va changer. Ma plume va enfin pouvoir me nourrir d'autres choses que de pâtes de chez Leader Price. Car j'ai, enfin, le succès littéraire que je mérite. Mon premier livre vient d'être édité et... c'est un succès. Il ne s'agit pas du *Recueil sur les recettes des grands-mères périgourdines* que j'ai entrepris depuis des années. Non, celui-ci, je voulais le peaufiner, le laisser prendre toute sa saveur, comme un foie gras qui cuit et se bonifie dans sa toupine de graisse. En aurai-je le temps ? Telle est la question. Peu importe, le travail est quasiment terminé et je le laisserai en héritage pour mon enfant. Il pourra ainsi découvrir quel père, gourmet, amateur éclairé de belles et bonnes choses, était le sien.

Un ouvrage m'a ouvert les portes de l'édition, plus difficiles à passer que celles du Paradis que je franchirai bientôt, ou de la chambre d'une jeune fille, ce qui pour moi est peu ou prou la même chose, même si j'ai eu plus de mal à franchir les dernières que je n'en aurai certainement à passer les premières. Mon livre est une biographie romancée, *Lili la tigresse*. Il m'a été inspiré

par les derniers événements qui se sont déroulés à Dorliac¹, par ma découverte de cette actrice française oubliée, Lili Damita. Née de père inconnu à Blaye, trou perdu de Gironde au début du xx^e siècle, elle « monte » à Paris pour faire une carrière de danseuse et d'actrice. On la découvre maîtresse d'une altesse impériale allemande, elle fait du cinéma, devient une actrice importante avant d'être appelée par le fameux producteur Samuel Goldwyn *himself* à Hollywood. Là-bas, star adulée, elle épouse le virevoltant Errol Flynn, qui n'était qu'un acteur inconnu avant de devenir son mari.

Elle a eu un destin exceptionnel et tragique qui m'a marqué et m'a décidé, un peu influencé par Patricia, à écrire sur elle. Nous avons des points communs si l'on y songe. Elle est née de père inconnu, et mon père, décédé lorsque j'avais trois ans, demeure largement un mystère pour moi. Mes parents sont morts dans un accident de voiture², je me trouvais dans ce véhicule mais je n'ai aucun souvenir. J'ai été élevé par mes grands-parents maternels. Ils n'ont pas eu à disputer ma garde à mes grands-parents paternels. Mon père était orphelin de père de naissance, et sa mère avait disparu lorsqu'il était jeune homme. Tout cela, ce sont mes vénérés André et Louise Sorbier, mes grands-parents, qui me l'ont raconté.

Lili et moi avons donc connu des débuts de vie aussi difficiles l'un que l'autre. Elle a atteint le nirvana professionnel en allant tourner à Hollywood. J'espère bien en faire autant, en décrochant, pourquoi pas, un prix avec cette bio romancée.

Maintenant que je vais être père, et que je vais donc mourir, ce sera certainement à titre posthume, mais c'est déjà ça.

Dorliac, 4 mois plus tôt

Patricia est heureuse. À bientôt trente ans, ce qu'elle espérait depuis quelque temps vient enfin d'arriver. Elle est

1. Voir *Le Fils perdu*.

2. Voir *L'Héritage des Restiac*.

enceinte, elle porte la vie, la transmet, attend un enfant, fruit de l'amour. Bien sûr, il ne s'agit pas encore d'un bébé, tout juste d'un petit asticot d'une dizaine de centimètres de long et de quelques grammes, mais Patricia en est certaine, elle le sent en elle. Les effets secondaires sont là pour lui rappeler qu'elle n'est plus toute seule à user de son corps. Elle est fréquemment fatiguée. Normalement, cela devrait l'agacer, Patricia aime être en forme, met un point d'honneur à entretenir sa ligne, à prendre soin de sa santé. Jogging et exercices physiques divers étaient son quasi-quotidien. Elle a bien essayé d'entraîner Antonin sur cette saine voie, de le convertir à la religion du sport, mais il préfère rester « croyant plutôt que pratiquant » selon ses propres mots. « J'ai un corps superbe, s'il est encore plus beau, je vais provoquer des émeutes de femmes », avait-il fanfaronné la dernière fois qu'elle lui en a parlé. « N'est-ce pas qu'il est beau ? », lui avait-il répété en s'avançant vers elle tout en enlevant son tee-shirt et en faisant rouler les maigres muscles de son torse. Patricia avait ri, acquiescé, et ils avaient conçu à ce moment leur premier enfant. Patricia était certaine qu'il s'agissait de ce moment-là. Elle n'en avait aucune preuve, mais au moment... décisif, elle avait ressenti au plus profond d'elle-même, sans jeu de mots grivois, qu'Antonin venait d'engendrer son enfant, son fils. Car Patricia est également certaine qu'il s'agit d'un garçon, d'un petit homme. Elle préfère les hommes, c'est certain, et elle ne se voit pas mère d'une fille. Elle aurait bien trop peur de revivre les relations qu'elle qualifierait, euphémiquement, de compliquées avec sa propre mère.

Celle-ci, Liliane Marquis, ne s'est jamais privée de critiquer les choix de vie de sa fille. Elle ne s'est jamais remise de la rupture de Patricia avec son précédent petit ami, Alexandre, un beau dentiste, pour aller avec Antonin qu'elle tient en piètre considération. Mais qu'importe, Patricia ne se laisse pas facilement abattre. Ni avec sa mère, qui finira bien par apprécier le père de son futur petit-fils, ni avec celui qu'elle saura bien convaincre d'abandonner ses habitudes sédentaires

nocives et d'adopter une meilleure hygiène de vie. Il va être papa, qu'il le veuille ou non, il faudra qu'il tienne le coup. Patricia vit une merveilleuse période de son existence, une période féconde qui va s'ouvrir sur un avenir radieux. Ils formeront, tous les trois pour l'instant, en attendant que des petits frères viennent rejoindre la tribu, un îlot de bonheur, de sérénité. Patricia a foi dans le futur.

Mais pour l'instant, c'est le passé qui s'est rappelé à elle. Son ex, Alexandre, l'a recontactée via les réseaux sociaux. Il veut simplement prendre de ses nouvelles, assure-t-il : « Facebook, c'est fait pour ça non ? » Comme il est sympa, en couple, qu'elle a mal aux dents et qu'il est maintenant compliqué d'avoir un rendez-vous rapide avec un dentiste, et comme Alexandre a son cabinet dans le coin, elle a accepté de renouer. Elle n'en parle pas à Antonin, car « son Doudou » n'apprécierait pas. Bien qu'il s'en défende, son chéri est jaloux et n'aime pas que l'on fasse allusion à Alexandre. Ce dont ne se prive pourtant pas sa mère qui... aime le taquiner, préfère penser la future parturiente. Comme elle a quelques problèmes de gingivite, Alexandre a accepté de la recevoir rapidement en consultation. Et, cela a gêné Patricia, par son diagnostic médical, il a deviné sa grossesse.

— Ce n'est rien, tu as une gingivite, je vais te faire un détartrage. Il faut faire attention à ton hygiène buccale.

Patricia se vexe de la remarque, comme si elle avait l'habitude de se laisser aller.

— Mon hygiène est irréprochable, tu devrais le savoir.

Alexandre sourit, Patricia rougit.

— Mon hygiène buccale est irréprochable, reprit-elle, se sentant très bête.

— Je sais, je sais.

Il se rembrunit, ou redevient le professionnel compétent qu'elle est venue consulter.

— La grossesse peut provoquer de la gingivite, chez un quart des femmes en moyenne.

Il se racle la gorge.

— C'est ton cas ?

Patricia s'empourpre de nouveau. Elle se sent, malgré elle, coupable. Elle a rompu avec Alexandre pour Antonin. Elle sait que le dentiste envisageait de fonder une famille avec elle, que si son amour pour Antonin ne s'était pas imposé à elle, ce serait peut-être son enfant à lui, Alexandre, qu'elle porterait aujourd'hui. Mais c'est désormais de l'histoire ancienne, Alexandre a tourné la page, est lui aussi en couple, c'est ce qu'il lui avait dit et peut-être sera-t-il lui aussi papa dans l'année qui vient. Néanmoins, un semblant de culpabilité persiste en elle, à son grand désarroi..

— Je pense, oui.

— De ton copain, celui qui m'a... remplacé ?

Patricia se raidit sur son siège, cette conversation prend un tour déplaisant.

— Antonin, il s'appelle Antonin, oui, bien sûr.

Alexandre lui sourit.

— Eh bien, félicitations, soyez heureux.

Patricia sent un poids énorme quitter sa poitrine, elle s'est fait des idées, stupides, Alexandre est heureux pour elle, comme un ami l'est naturellement lorsqu'on lui annonce une telle nouvelle.

— Il est content je suppose. Moi, je le serais à sa place.

Patricia se racle la gorge.

— Hum, oui.

— Tu ne lui as pas dit ?

— Si, mais, c'est-à-dire qu'Antonin et la paternité, c'est une histoire compliquée. Je te raconterai.

Pour annoncer La Nouvelle à Antonin, elle s'est efforcée de le mettre dans les meilleures conditions. Car elle a bien remarqué qu'à chaque fois qu'elle a abordé le sujet « bébé », Antonin ne manifestait pas un enthousiasme débordant. Il esquivait, faisait dévier la conversation, usait de tous les subterfuges pour ne pas répondre, mais il ne lui avait jamais clairement dit qu'il ne voulait pas d'enfant. Ce qui était logique, car pour Patricia, à partir d'un certain âge, celui qu'ils viennent tous

deux d'atteindre, avoir des enfants est la norme. L'horloge biologique s'est mise en branle et donc, à l'heure dite, le petit oiseau, le bébé, doit sortir et carillonner sa présence pour donner une nouvelle dimension à la vie. Antonin ne peut pas échapper à cette loi qui régit le comportement humain depuis la nuit des temps. Il ne s'en est pas encore rendu compte, voilà tout. Et Patricia sait qu'elle dispose d'un argument ultime s'il en est besoin, cela ferait tellement plaisir aux grands-parents d'Antonin de voir que leur petit-fils devient enfin père. Ce bébé illuminera leurs derniers jours, Patricia en est convaincue et Antonin le sera aussi.

Alors, pour lui faire plaisir, pour montrer que ce jour marquera le début d'une nouvelle vie, elle a décidé de lui mitonner un sublime repas. Patricia, pour qui d'ordinaire cuisiner est plus une contrainte, une corvée, qu'un plaisir, a passé sa journée dans la cuisine. Afin de rendre hommage, en quelque sorte, à son travail de collecteur et pour montrer combien elle est fière de lui, elle a pioché dans les fichiers des « recettes de grand-mère » sur son ordinateur.

Comme elle sait qu'Antonin aime bien cela, elle prépare un tourin, cette soupe qui fait l'orgueil du Périgord. Elle coupe l'ail en petits morceaux qu'elle jette dans la graisse de canard bouillante. Certes, cela n'a rien de diététique, mais un jour comme aujourd'hui, elle peut faire exception. Les effluves sucrés embaument la maison. Si elle mange de cette soupe, son bébé en profitera, elle en fera un vrai petit Périgourdin, dont son père, si attaché à son terroir, sera fier ! Patricia suit scrupuleusement les consignes de son livre de cuisine¹. Elle laisse dorer l'ail à feu doux avant de jeter un peu de farine dessus pour faire un roux. Le terme utilisé la fait sourire. Son fils sera brun, un brun ténébreux qui fera, en son temps et on a bien le temps pour ça, tourner la tête de toutes les filles qui l'approcheront. Elle verse de l'eau, sale,

1. Voir *Le Secret des Restiac*.

poivre et fait bouillir 10 minutes puis elle jette un blanc d'œuf dans le bouillon qui coagule immédiatement. À côté, elle délaie le jaune avec un peu de vinaigre et verse le mélange dans la soupe. Elle a préparé des tranches de pain dur dans la soupière et verse l'odorant bouillon dessus, Antonin va adorer ! En entrée, pour finir de lui ouvrir l'appétit, Patricia a sorti quelques pots de pâté de porc dont la grand-mère d'Antonin les dote généreusement.

Patricia, au début, avait trouvé cela touchant ; une grand-mère qui prend soin de son petit-fils, lui évite de mourir de faim en le gavant de viande de cochon. Puis, lorsqu'elle était venue vivre aux Deux Chênes chez Antonin, cette quasi-omniprésence gastronomique avait commencé à lui peser. Non pas qu'elle ait un jour ambitionné de la concurrencer en matière d'art culinaire, à l'impossible nul n'est tenu. Louise Sorbier est, et Patricia en a bien conscience, restera, l'icône de la cuisine pour Antonin. Seule son amie tragiquement décédée, Émilie Restiac, la surpassait en ce domaine selon lui. Patricia, qui avait dîné chez les deux, ne se serait pas permis de départager ces deux cordons-bleus, la seule chose dont elle soit sûre, c'est qu'elle ne leur arrive pas, pour l'instant, à la cheville. Mais, pour son fils, pour Antonin, elle est bien décidée à s'améliorer. Un jour, elle aussi, elle fera ses conserves qui régaleront tout le monde, son fils et ses copains lorsqu'ils rentreront fourbus du sport ou quand celui-ci partira à l'université, à Paris évidemment, et que dans sa chambrette sous les toits, il ouvrira son pot de pâté dont le parfum lui rappellera combien sa maman l'aime. Elle trouvait que la grand-mère d'Antonin, par le biais de ces boîtes de conserve, lui faisait insidieusement remarquer qu'une femme nourricière était déjà dans la place. Patricia avait beau estimer que sustenter l'homme n'était plus forcément le rôle dévolu à la femme, elle n'aurait pas dû s'émouvoir de la signification du message. Mais, en y réfléchissant plus profondément, elle saisissait ce que Louise voulait lui faire savoir : qu'Antonin lui appartenait

et lui appartiendrait toujours. Maintenant qu'elle est enceinte, elle la comprend et ne s'en offusque plus. Donc elle a prévu de sortir du pâté, qui, en outre, est excellent.

Comme plat de résistance, Patricia se lance dans un gratin Périgourdin, un plat fourré aux cèpes, dons d'André le grand-père. Les champignons doivent être sautés dans la graisse puis disposés en couche dans un plat à gratin, le tout parsemé de crème fraîche et de lamelles de truffes, puis recouvert d'une pâte feuilletée. « C'est léger, ça passe tout seul », lui a affirmé Louise. Après cela, salade, cabécous et des merveilles en dessert, accompagnées de vin de Rosette. Un petit blanc moelleux qu'apprécie Antonin. Patricia se refuse désormais à tremper ses lèvres dans le moindre verre d'alcool ou de vin. Elle est certaine que, l'estomac plein, les papilles éblouies par ces mets, Antonin sera plus réceptif à La Nouvelle !